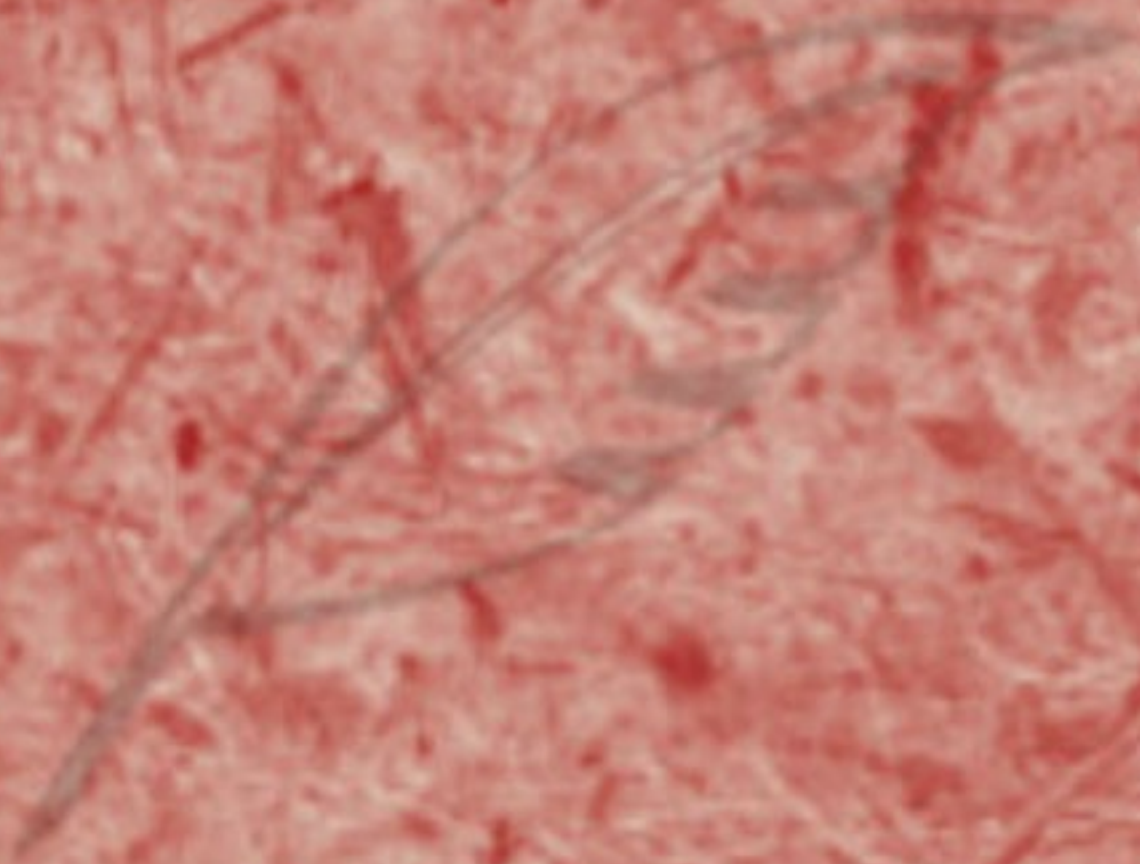


Les Choréphores



Eschyle

www.plume-direct.fr

www.plume-direct.fr

Date de publication : 02/04/2013

ISBN : **978-2-9534938-Th-10.006**

Tous droits réservés®

Suite d'Agamemnon, les Choréphores sont les porteuses de libation. Ce sont les esclaves troyennes accompagnant Electre sur le tombeau d'Agamemnon et qui composent le chœur que l'auteur a appelé ainsi. Clytemnestre redoute une vengeance après le meurtre de son époux, Agamemnon et envoie sa fille, Electre, porter des libations sur le tombeau. Electre déteste sa mère et hésite à lui obéir. Elle demande conseil au chœur. Ce dernier l'invite à verser les libations, mais en les accompagnant d'une prière pour les amis du mort, notamment Oreste, son fils, et d'une imprécation contre les assassins du roi.

Les personnages présents dans cette pièce sont Oreste, Pylade, le Chœur (douze prisonnières de guerre), Electre, la Nourrice, Clytemnestre, Egisthe et un serviteur.

La scène se déroule à Argos, devant le palais des Atrides. Dans l'orchestre, un tertre représente le tombeau d'Agamemnon.

Oreste : Hermès souterrain, tourne les yeux vers mon père abattu, et sois pour moi, je t'en prie, un sauveur et un allié. Je reviens de l'exil et je rentre dans ce pays...

Sur le tertre de cette tombe je t'appelle, mon père, entends-moi, écoute-moi...

J'ai offert une boucle de mes cheveux à l'Inachos, qui m'a nourri. En voici une autre que j'apporte en offrande à tes mânes...

Car je n'étais point là pour déplorer ta mort, ô mon père, et je n'ai pas étendu le bras sur ton cadavre, quand on l'emporta de la maison...

Que vois-je ? Quel peut être ce rassemblement de femmes qui s'avancent sous ces voiles noirs qui les distinguent ? Quel malheur cela présage-t-il ? Est-ce qu'une nouvelle catastrophe est tombée sur cette maison ? Me trompé-je en conjecturant que c'est à mon père que ces femmes apportent les libations qui apaisent les mânes ? Ce n'est pas autre chose ; car voici, je crois, Electre, ma sœur, qui s'avance : je la reconnais à sa tristesse profonde. O Zeus, accorde-moi de venger le meurtre de mon père et veuille m'aider dans ma tâche. Pylade, arrêtons-nous à l'écart, pour que je sache au juste ce que veulent ces femmes suppliantes.

Le Chœur : envoyée du palais, je suis venue accompagner les libations des coups redoublés de ma main. Vous voyez ma joue rouge par les déchirures dont mes ongles viennent de la sillonner ; car mon cœur se nourrit d'éternelles lamentations. J'ai fait craquer dans ma douleur et mis en lambeaux les tissus de lin qui voilent ma poitrine. Je ne connais plus le rire dans l'infortune qui m'a frappée.

Car la Terreur, dont les cris perçants font dresser les cheveux et qui annonce l'avenir en songe, soufflant la colère du fond du sommeil, a fait retentir au fort de la nuit, du fond du palais, un cri d'épouvante et s'est abattue lourdement dans les chambres des femmes. Les interprètes de ces songes ont déclaré, sous la garantie des dieux, que, sous terre, les morts se plaignent violemment et sont irrités contre les meurtriers.

Et c'est parce qu'elle désire ardemment détourner le malheur que la femme impie (je tremble à lâcher ce mot) m'envoie, ô terre mère, porter cette offrande inacceptable. Car comment peut-on racheter le sang répandu sur le sol ? Ah ! déplorable foyer ? Ah ! maison renversée ! Fermées au soleil, odieuses aux mortels, les ténèbres enveloppent les maisons dont les maîtres sont morts.

Le respect invincible, insurmontable, inattaquable qui jadis pénétrait les oreilles et l'esprit du peuple est aujourd'hui évanoui et a fait place à la peur. Le succès, voilà ce que les mortels regardent comme un dieu, plus qu'un dieu. Mais la Justice, qui surveille activement le monde, atteint rapidement les uns en plein midi ; à d'autres, elle réserve des peines tardives à l'heure du crépuscule ; il en est aussi que la nuit dérobe à ses sanctions.

Quand la terre nourricière a bu le sang, il se fige sans s'écouler, et, si le châtement douloureux est différé, le coupable n'en sera pas moins en butte à une foison de maux largement suffisante.

Pour qui a touché à la chambre d'une vierge, il n'est point de remède, et, pour purifier une main souillée de meurtre, tous les fleuves, réunissant leurs cours, essaieraient en vain de laver la souillure.

Pour moi, que les dieux ont contrainte à partager le sort de ma ville, car ils m'ont amenée du toit paternel ici pour être esclave, il m'a fallu, en dépit que j'en aie, me résigner dès le début de ma vie aux ordres justes ou injustes de mes maîtres et étouffer la haine qui me ronge le cœur, et, sous mes voiles, je pleure la triste destinée de mon maître, le cœur glacé par un deuil caché.

Electre : Captives, qui tenez la maison en ordre, puisque vous êtes venues m'accompagner dans cette supplication, conseillez-moi ce que je dois faire. Que dire en versant ces libations funèbres ? Comment trouver les paroles bienvenues ? Comment prier mon père ? Dirai-je que j'apporte ces présents à l'époux aimé de la part de l'épouse aimante, de la part de ma mère ? Je n'ai pas cette audace et je ne sais que dire en versant cette

offrande au tombeau de mon père. Ou dois-je, comme c'est l'usage chez les mortels, faire cette prière : "A ceux qui t'envoient ces offrandes accorde, par un juste retour, un présent digne de leurs crimes" ? Ou bien, versant en silence ces libations qui abreuveront la terre, et sans rendre à mon père plus d'honneurs qu'il n'en a reçu à sa mort, m'en retournerai-je comme on fait dans les lustrations, en lançant cette urne derrière moi, sans détourner les yeux ? Aidez-moi, amies, de vos conseils, puisque dans cette maison nous nourrissons la même haine. Ne me cachez point le fond de vos cœurs, vous n'avez rien à craindre ; car, libre ou assujetti à une main étrangère, l'homme est réservé au même destin. Parlez donc, si vous avez mieux à me dire.

Le Coryphée : Je vénère le tombeau de ton père comme un autel. Aussi je te dirai, puisque tu me l'ordonnes, ce que j'ai dans le cœur.

Electre : Parle donc suivant le respect que t'inspire le tombeau de mon père.

Le Coryphée : Fais, en arrosant sa tombe, des vœux qui agréent à ceux qui l'aiment.

Electre : mais, parmi ses amis, qui puis-je désigner ?

Le Coryphée : toi-même d'abord, puis quiconque hait Egisthe.

Electre : c'est donc pour moi et pour toi que je ferai ces prières ?

Le Coryphée : Puisque tu sais cela, c'est à toi maintenant de réfléchir.

Electre : Quel autre puis-je encore nous associer ?

Le Coryphée : Tout absent qu'il est, souviens-toi d'Oreste.

Electre : Excellente idée : tu ne pouvais mieux m'inspirer.

Le Coryphée : Maintenant souviens-toi du meurtre et contre les coupables...

Electre : Que dois-je demander ? Instruis-moi et guide mon ignorance.

Le Coryphée : Demande qu'il surgisse contre eux quelqu'un, dieu ou mortel...

Electre : Que veux-tu dire ? Un juge ou un vengeur ?

Le Coryphée : Dis-le franchement : quelqu'un qui les tuera à leur tour.

Electre : Puis-je sans impiété demander cela aux dieux ?

Le Coryphée : Sans doute ; n'est-il pas juste de rendre mal pour mal à un ennemi ?

Electre : Hérault suprême du ciel et des enfers, écoute-moi, Hermès souterrain, et porte mon message aux divinités infernales qui ont l'œil sur les meurtriers de mon père : qu'elles prêtent l'oreille à mes prières, ainsi que la Terre elle-même, qui enfante tous les êtres, et qui, après les avoir nourris, en reprend ensuite le germe fécond.

Pour moi, je m'adresse à mon père en versant cette eau lustrale aux morts : "Prends pitié de moi et de ton Oreste, pour que nous soyons maîtres chez nous. A présent, nous errons par le monde, venus par celle qui nous a enfantés et qui a pris à ta place pour époux Egisthe, le complice de ton assassinat. Moi, on me traite comme une esclave, et Oreste est banni de ses biens, et eux se gorgent insolemment du fruit de tes travaux. Fais qu'Oreste revienne heureusement ici. Telle est ma prière, entends-la, mon père. Et à moi-même accorde un cœur beaucoup plus chaste que celui de ma mère et des mains plus pieuses.

Tels sont les vœux que je forme pour nous ; pour nos adversaires, je souhaite qu'il paraisse un vengeur de ta mort, ô mon père, et qu'ils périssent à leur tour sous les coups de la justice. Voilà les vœux que je glisse dans ma sinistre imprécation, en formulant contre eux ce souhait de malheur. Mais à nous, envoie ici le bonheur, avec l'aide des dieux, de la Terre et de la Justice victorieuse". J'accompagne mes prières de ces libations. Vous, couronnez-les, selon l'usage, de vos lamentations, en entonnant le péan du mort.

Le Chœur : Eclatez en bruyants sanglots, en sanglots de malheur sur le maître malheureux, à présent que les libations ont été versées, abominable profanation ! sur ce tertre qui protège les justes et repousse les criminels. Et toi, maître vénéré, entends-moi, entends la prière de mon cœur en deuil. Hélas ! Hélas !

Quel puissant guerrier viendra délivrer cette maison, en brandissant à la fois dans la bataille l'arc scythe tendu par son bras et l'épée tenue par la poignée pour combattre de près.

Electre : Maintenant le tertre a bu nos libations et mon père les a reçues. Mais voici du nouveau : écoutez-le.

Le Coryphée : parle : mon cœur danse de peur.

Electre : je vois cette boucle coupée sur le tombeau.

Le Coryphée : de qui cette boucle ? d'un homme ou d'une vierge à la ceinture profonde ?

Electre : la chose est facile à deviner.

Le Coryphée : alors c'est à la plus jeune d'éclairer ses aînées.

Electre : en dehors de moi, n'est-il pas quelqu'un qui aurait pu se couper cette boucle ?

Le Coryphée : non, car ceux qui devaient au mort l'hommage de leur chevelure sont des ennemis.

Electre : mais voyez, cette boucle est tout à fait pareille...

Le Coryphée : a quels cheveux ? c'est cela que je voudrais savoir.

Electre : a mes propres cheveux : la ressemblance est parfaite.

Le Coryphée : Alors ce serait Oreste qui aurait secrètement apporté cette offrande ?

Electre : ces cheveux ressemblent extrêmement aux siens.

Le Coryphée : Et comment a-t-il osé venir ici ?

Electre : il a envoyé cette boucle coupée en l'honneur de son père.

Le Coryphée : ce que tu me dis là n'est pas moins déplorable, s'il ne doit jamais toucher de son pied le sol de ce pays.

Electre : moi aussi, un flot de bile a envahi mon cœur et j'ai été frappée comme d'un trait pénétrant, et des larmes brûlantes tombent de mes yeux, sans que rien puisse arrêter ce débordement d'orage, à la vue de cette boucle ; car comment croire que ces cheveux soient ceux de quelque autre Argien ? Ce n'est pas non plus la meurtrière qui se les a coupés, ma mère, qui dément ce nom par l'aversion impie qu'elle nourrit à l'égard de

ses enfants. D'autre part, comment admettre délibérément que cette offrande vient du mortel qui m'est le plus cher, d'Oreste ?... pourtant l'espérance flatte mon cœur. Ah ! si elle avait seulement la douce voix d'un messager, pour que je fusse plus ballottée entre deux pensées, et que je pusse avec assurance ou rejeter cette boucle, si elle a été coupée sur une tête ennemie, ou, si elle vient d'un frère, l'associer à mon deuil pour orner cette tombe et honorer mon père ! Mais nous invoquons les dieux qui savent quels orages nous emportent comme des matelots dans leurs tourbillons ; et si nous devons être sauvés, d'un petit germe peut sortir un grand arbre. Mais voici un second indice, des traces de pas semblables à celles de mes pieds. Je vois en effet ici deux sortes d'empreintes, celles d'Oreste lui-même et celles d'un compagnon de voyage. Les talons et les contours des muscles du pied sont de même mesure que les miens. Une angoisse me saisit, et confond ma raison.

Oreste : Souhaite, quand tu adresseras des prières aux dieux, qu'elles obtiennent toujours le même succès.

Electre : Quelle est donc la grâce que les dieux viennent de m'accorder ?

Oreste : Tu vois devant tes yeux ceux que tu désirais voir depuis longtemps.

Electre : Et quel celui des mortels que tu sais que j'appelais ?

Oreste : je sais que tu as soupiré souvent après Oreste.

Electre : Et en quoi donc mes souhaits sont-ils exaucés ?

Oreste : C'est moi : ne cherche pas un mortel plus chéri.

Electre : Ne trames-tu pas, étranger, quelque ruse contre moi ?

Oreste : Alors c'est contre moi-même que la tramerais.

Electre : Sans doute tu veux rire de mes malheurs.

Oreste : je rirais alors des miens aussi, si je riais des tiens.

Electre : C'est donc à Oreste que je parle ?

Oreste : Ainsi, en me voyant moi-même, tu as peine à me reconnaître, tandis qu'en apercevant cette boucle consacrée en signe de deuil et en

examinant la trace de mes pas tu ne t'es plus tenue de joie et tu as cru me voir. Regarde, en la rapprochant de l'endroit où je l'ai coupée, la boucle de ton frère qui rappelle de si près les cheveux de ta tête. Vois aussi ce tissu, ouvrage de tes mains, et considère la scène de chasse tracée par les coups du battant.

Contiens-toi, ne te laisse pas égarer par la joie ; car ceux qui devraient le plus nous aimer sont, je le sais, aigris contre nous deux.

Electre : O cher souci de la maison de ton père, espoir tant pleuré d'un germe sauveur, confie-toi en ton courage et tu recouvreras le palais paternel. O douce lumière de ma vie, ô toi qui as les quatre parts de mon cœur ; car la nécessité me réduit à saluer en toi un père, et c'est sur toi que se porte l'amour que j'avais pour une mère, qui m'est devenue justement odieuse, et pour ma sœur impitoyablement sacrifiée, et tu es le frère fidèle qui vient me rendre mes honneurs. Que la Force et la Justice, et avec elles Zeus, le souverain des dieux, daignent seulement m'assister !

Oreste : Zeus, Zeus, vois l'état de nos affaires. Vois les petits de l'aigle privés de leur père, qui a trouvé la mort dans les replis et les nœuds d'une affreuse vipère ; ses orphelins sont pressés par une faim dévorante, et ils ne sont pas encore d'âge à apporter au nid le gibier qu'apporterait leur père. Tels sont, tu le vois, mon sort et celui de ma sœur, Electre : nous sommes des enfants sans père, tous deux également bannis de leur maison. Si tu laisses périr les enfants d'un père qui t'offrit tant de victimes et te comblas de tant d'honneurs, où trouveras-tu une main qui te prodigue les gras sacrifices avec la même libéralité ? Si tu laissais périr la race de l'aigle, tu ne pourrais plus envoyer aux mortels d'augures persuasifs. De même, si tu laisses notre souche royale se dessécher tout entière, nous ne pourrions plus tes autels dans les jours d'hécatombes. Prends soin de nous : tu peux relever de son abaissement cette maison, qui paraît aujourd'hui entièrement ruinée.

Le Coryphée : O enfants, ô sauveurs du foyer paternel, silence ! Prenez garde qu'on ne vous entende, mes enfants, et que, pour le plaisir de parler, on ne rapporte tout à ceux qui règnent ici. Ah ! ceux-là, puissé-je les voir mourir dans la fumée poisseuse d'un bûcher !

Oreste : Non, il ne me trahira pas, le puissant oracle de Loxias, qui m'ordonne d'affronter ce péril, qui élève souvent la voix et qui enflamme mon cœur en m'annonçant d'affreuses calamités si je ne poursuis pas les assassins de mon père, en les frappant comme ils l'ont frappé et en les tuant tour à tour, dans la fureur que me cause la perte de mes biens. Il a souvent déclaré que je paierais un refus de ma vie, au milieu de multiples et déplaisantes maladies. Révélant aux mortels les rancunes des morts irrités sous la terre, il a annoncé des maladies effroyables qui attaquent les chairs, des lèpres qui d'une dent sauvage dévorent un corps sain jusque-là, puis des poils blancs qui se lèvent à la suite de cette maladie. Il annonçait aussi des attaques des Erinyes, provoquées par le sang d'un père, et l'apparition d'un œil qui étincelle dans les ténèbres. Le trait ténébreux que lancent les enfers à la suite des supplications de ceux qui sont morts dans une famille, et la rage et les vaines terreurs de la nuit agitent, troublent l'homme et le chassent de la ville, le corps meurtri par un fouet d'airain. Pour un tel homme, plus de part au cratère ni aux douces libations ; la colère invisible d'un père l'écarte des autels ; personne ne le reçoit ni ne l'admet sous son toit ; méprisé de tous et sans amis, il meurt enfin, misérablement desséché par un mal qui détruit tout. Ne faut-il pas obéir à de tels oracles ? Si je ne leur obéis pas, l'œuvre ne doit pas moins s'achever. Bien des désirs conspirent ici au même but : avec les ordres du dieu, le deuil immense d'un père, en outre le dénuement qui me presse, enfin le désir que les plus illustres des mortels, les destructeurs de Troie au cœur si noble, ne soient plus soumis ainsi à deux femmes ; car il a un cœur de femme, et, s'il ne le sait pas, il l'apprendra sous peu.

Le Coryphée : O grandes Moires, que par la volonté de Zeus tout se termine comme le droit l'exige. "Qu'une parole de haine soit payée par une parole de haine." Voilà ce que proclame à haute voix la Justice, qui réclame ce qui lui est dû. "Qu'un coup meurtrier soit puni d'un coup meurtrier. Mal pour mal," dit un adage trois fois vieux.

Oreste : O mon père, mon malheureux père, que dois-je dire ou faire pour atteindre de si loin la couche où tu reposes ? Ténèbres et lumière s'équivalent, et la plainte qui s'adresse aux Atrides exclus de leur maison est aussi un hommage bienvenu.

Le Chœur : Mon enfant, la dent puissante du feu n'anéantit pas le sentiment chez les morts : ils font un jour ou l'autre éclater leurs colères. Il ne faut que pleurer le mort, et le vengeur apparaît. Le thrène dû au père qui vous a donné la vie sait le trouver, lorsqu'on le pousse avec ampleur.

Electre : Ecoute donc aussi, mon père, mes regrets éplorés. Tes deux enfants élèvent sur ton tombeau leur voix plaintive, et c'est lui qui nous accueille, suppliants et exilés l'un et l'autre. Point de joie ici pour nous ; rien que des douleurs. Notre malheur est insurmontable.

Le Coryphée : Mais à vos plaintes un dieu peut encore, s'il le veut, faire succéder des accents plus agréables à entendre. Au lieu du thrène sur une tombe, le péan peut ramener au palais royal un joyeux cratère de vin nouveau.

Oreste : Ah ! que n'as-tu péri sous Ilion, mon père, percé par la lance de quelque Lycien ! Laissant un nom glorieux dans ta demeure et léguant à tes enfants une existence qui eût attiré sur leur passage tous les regards, tu aurais par-delà la mer un tombeau colossal qui adoucissait la douleur des tiens.

Le Chœur : Aimé de ses amis tombés là-bas glorieusement, il primerait sous terre, prince vénéré et ministre des puissants rois des enfers ; car il fut roi, tant qu'il vécut ; il fut un de ceux à qui la destinée a confié la puissance et le sceptre obéi des mortels.

Electre : Non, je ne souhaite point, mon père, que, tombé sous les murs de Troie avec tant d'autres guerriers moissonnés par la lance, tu aies été enseveli sur les bords du Scamandre, mais plutôt que tes meurtriers aient été frappés comme tu l'as été, et qu'on ait appris leur trépas de loin, sans éprouver nos misères.

Le Coryphée : faire de tels souhaits, ma fille, c'est vouloir plus que l'or, plus que le bonheur suprême des Hyperboréens, mais libre à toi. Cependant j'entends le claquement d'un double fouet : d'un côté nos défenseurs qui sont à présent sous terre, de l'autre des maîtres aux mains souillées de sang, sort affreux pour lui, plus affreux encore pour ses enfants.

Oreste : Ce mot a percé mon oreille comme une flèche. Zeus, ô Zeus, toi qui fais surgir des enfers le malheur qui punit tôt ou tard les actes audacieux et perfides... il s'abattra également sur des parents.

Le Chœur : puissé-je enfin pousser un hurlement éclatant sur l'homme frappé et la femme expirante ! Pourquoi cacherais-je ma pensée, alors qu'elle ne s'envole pas moins hors de moi et que devant mon visage soufflent l'âpre colère et la haine qui fermentent en moi ?

Electre : Quand donc Zeus tout puissant laissera-t-il tomber ses coups ? Ah ! ah ! puisse-t-il, en coupant les têtes, rendre confiance à ce pays ! Je demande justice contre l'injustice. Ecoutez-moi, Terre et vénérables dieux infernaux.

Le Coryphée : mais la loi veut que les gouttes de sang versées sur le sol réclament un autre sang ; car le meurtre appelle l'Erinys, qui venge les premières victimes en amenant malheur sur malheur.

Oreste : Hélas ! ô Terre ! ô souverains des enfers, toutes puissantes Imprécations des morts, voyez ce qui reste des Atrides, voyez ces malheureux en détresse, honteusement chassés de leur maison. Où se tourner, ô Zeus ?

Le Chœur : Mon cœur de nouveau tressaille, en entendant cette plainte. Je suis dès lors presque sans espoir et mon âme s'assombrit, en écoutant

ta voix. Par contre si je vois grandir en toi le courage, la confiance bannira ton chagrin et tout me semble aller vers une fin heureuse.

Electre : que dire pour bien dire ? Dirai-je les peines que nous avons endurées de celle qui nous a mis au monde ? On peut les flatter, mais non les calmer ; car mon cœur est comme un loup carnassier que ma mère a rendu inflexible.

Le Chœur : Je frappe ma poitrine avec la violence des Aries et vous pouvez voir mes mains, suivant le rite des pleureuses Kissiennes, se tendre pour frapper coup sur coup, s'agiter sans cesse et redoubler leurs battements, d'en haut et de loin, tandis que les coups retentissent sur ma tête meurtrie et douloureuse.

Electre : Ah ! mère odieuse, mère imprudente, tu as osé, dans d'odieuses funérailles, ensevelir un roi, sans que le ciel prenne part à son deuil, un mari sans pleurer sur sa mort.

Oreste : Tout ce que tu dis là, hélas ! sont autant d'affronts faits à mon père. Mais cet indigne traitement, elle le payera grâce aux dieux et grâce à mon bras. Que je la tue, je peux mourir après.

Le chœur : Elle l'a mutilé, il faut que tu le saches aussi ; et ce qu'elle faisait en l'ensevelissant de la sorte, c'était pour te faire dans ton existence un destin insupportable. Voilà les traitements ignominieux qu'elle a infligés à ton père.

Electre : Tu parles du sort de mon père. Mais moi, de mon côté, j'ai été reléguée à l'écart, sans égards, comptée pour rien, exclue du foyer comme un chien malfaisant ; les larmes me montaient aux yeux plutôt que le rire à la bouche, et je ne cessais de verser en cachette des pleurs et des gémissements. Apprends tout cela et grave-le dans ta mémoire.

Le Chœur : Que ces paroles passent de tes oreilles dans le fond calme de ton esprit. Voilà ce qu'elle a fait ; ce qui doit suivre, que la colère te l'apprenne. Il sied, quand on descend dans l'arène, d'y porter un cœur inflexible.

Oreste : C'est à toi que je m'adresse, mon père : viens au secours de ceux qui t'aiment.

Electre : moi aussi, je t'appelle tout en pleurs.

Le Chœur : Notre troupe aussi t'appelle d'une commune voix. Viens à la lumière, entends-nous, et sois avec nous contre nos ennemis.

Oreste : Arès luttera contre Arès et le Droit contre le Droit.

Electre : O dieux, faites prévaloir le droit, comme le demande la justice.

Le Chœur : Je me sens frissonner, en entendant ces vœux. Le destin se fait longtemps attendre ; mais il peut venir à nos prières.

Ah ! misère attachée à la race ! coup terrible et sanglant de malheur ! Ah ! lamentables, intolérables angoisses ! Ah ! douleur impossible à calmer !

Mais la charpie qui peut remédier à ces maux se trouve dans la maison. Ce n'est point du dehors, c'est d'elle-même qu'elle tirera ce remède, à la suite d'une cruelle, d'une sanglante querelle. Et voilà l'hymne que veulent les dieux souterrains.

Le Coryphée : Allons, dieux infernaux, écoutez cette imprécation ; montrez-vous bienveillants pour ces enfants et envoyez-leur un secours qui leur assure la victoire.

Oreste : Mon père, toi qui es mort d'une mort indigne d'un roi, je t'implore, accorde-moi de régner dans ta maison.

Electre : Moi aussi, père, j'ai besoin de toi, pour échapper au péril, après avoir infligé à Egisthe un dur châtement.

Oreste : Alors on fondera en ton honneur des festins solennels. Sinon, tu seras oublié dans les gras banquets que le pays offre aux morts et tu ne goûteras point le fumet des victimes.

Electre : Moi aussi, sur ma part entière d'héritage, je t'apporterai de la maison paternelle des libations, le jour de mes noces, et ta tombe sera le premier objet de mon culte.

Oreste : O terre, laisse remonter mon père, afin qu'il veille au combat.

Electre : O Perséphone, accorde-nous une victoire éclatante.

Oreste : Souviens-toi, père, du bain où tu as péri.

Electre : Souviens-toi du filet dont ils ont fait sur toi un nouvel usage.

Oreste : Et des entraves sans airain où ils t'ont pris, mon père.

Electre : Et du voile ignominieux dont ils ont imaginé de te couvrir.

Oreste : n'es-tu pas réveillé par ces outrages, père ?

Electre : Ne relèves-tu pas ta tête si chère ?

Oreste : Envoie donc la Justice combattre avec les tiens, ou plutôt fais qu'on leur offre la même prise, si, vaincu, tu veux prendre ta revanche.

Electre : Ecoute enfin ce dernier cri, mon père : en voyant ta couvée près de ton tombeau, prends pitié de ta descendance aussi bien femelle que mâle, et n'efface point cette race des Pélopidés qui est la nôtre : c'est ainsi que tu vivras encore, tout mort que tu es.

Oreste : Oui, les enfants sauvent le nom de l'homme qui meurt, comme le liège retient le filet et empêche le réseau de lin de sombrer au fond. Entends-moi, c'est pour toi que nous gémissons ainsi, et c'est toi-même que tu sauves en faisant honneur à ma prière.

Le Chœur : Certes vous avez bien fait d'allonger ainsi votre prière et d'honorer la tombe d'un héros dont le destin n'a pas été pleuré. Mais maintenant, puisque tu t'es enfin décidé à agir, il faut songer à la suite et tenter la fortune.

Oreste : Sans doute, mais il n'est pas du tout hors de propos de demander pourquoi, par quel calcul elle a envoyé des libations, tardive réparation d'un crime irréparable, et misérable hommage rendu à un mort privé de sentiment. Je ne devine pas l'intention de ces dons, si inférieurs à la faute. On aura beau verser tous ses biens en libations, pour racheter une goutte de sang, ce sera peine perdue. Voilà mon avis. Mais, puisque tu sais ce qu'il en est, rapporte-le-moi, je t'en prie.

Le Chœur : Je le sais, mon enfant, car j'étais là. C'est parce qu'elle a été poursuivie par des songes et des terreurs nocturnes que cette femme impie a envoyé des libations.

Oreste : Vous êtes-vous aussi informés de la nature du songe, pour me l'expliquer nettement ?

Le Chœur : Il lui sembla, à ce qu'elle dit elle-même, qu'elle avait enfanté un serpent.

Oreste : et quel est l'aboutissement et la fin de ce rêve ?

Le Chœur : Elle le coucha dans des langes, comme un enfant.

Oreste : Quelle nourriture demandait-il, ce monstre nouveau-né ?

Le Chœur : D'elle-même, dans son rêve, elle lui présenta le sein.

Oreste : Comment le sein n'était-il pas blessé par l'horrible bête ?

Le Chœur : elle tira un caillot de sang en suçant le lait.

Oreste : ce songe pourrait bien n'être pas un vain songe.

Le Chœur : Réveillée par la peur, elle se mit à crier. Alors mille flambeaux, éteints par les ténèbres, s'allument dans la maison pour éclairer la reine. Puis elle envoie ces libations funèbres, espérant y trouver un remède tout prêt à ses maux.

Oreste : Eh bien ! Je prie cette terre et le tombeau de mon père qu'ils me fassent accomplir ce songe. Voici comme je l'explique pour l'ajuster à la réalité. Si le serpent, sorti du même sein que moi, a été emmaillotté comme un enfant, s'est jeté bouche béante sur la mamelle qui m'a nourri et a mêlé un caillot de sang au doux lait de ma mère, tandis qu'elle gémissait épouvantée de ce qui lui arrivait, il faut, comme elle a nourri ce monstre effrayant, qu'elle meure de mort violente et que moi, me transformant en serpent, je la tue, comme ce rêve le dit.

Le Chœur : je donne mon suffrage à ta manière d'interpréter ce songe. Puisse-t-il en arriver ainsi ! Et maintenant donne tes instructions à tes amis : dis aux uns ce qu'ils ont à faire, aux autres ce dont ils doivent se garder.

Oreste : Mes instructions sont bien simples. Que celle-ci rentre à l'intérieur. Vous autres, je vous prie de cacher les desseins que j'ai concertés, pour que, ayant tué par ruse un héros révérend, ils soient à leur tour victimes de la ruse et périssent dans le même lacet, ainsi que l'a

prédit Loxias, le roi Apollon, devin qui jusqu'ici n'a point menti. Semblable à un étranger chargé d'un attirail complet, je me présenterai à la porte de la cour avec l'homme que voici, Pylade, moi comme étranger, lui comme hôte de la maison. Nous parlerons tous deux la langue du Parnasse, en imitant l'accent du parler phocidien. A supposer qu'aucun des portiers ne nous accueille avec un air joyeux, puisque la maison est en proie au malheur, nous attendrons à la porte qu'un passant, devinant ce que nous sommes, dise : "Pourquoi donc Egisthe repousse-t-il le suppliant de sa porte, puisqu'il est à Argos et qu'il a dû être informé ?" Mais que je franchisse seulement le seuil de la porte de la cour, et que je le trouve sur le trône de mon père, ou qu'il vienne me parler face à face et baisse les yeux vers moi, sache-le, avant qu'il ait dit : "De quel pays est l'étranger ?" je le coucherai mort en l'enveloppant de l'airain agile, et l'Erinys, se rassasiant de meurtre, boira un sang pur pour la troisième fois. Maintenant, toi, observe bien ce qui se passe dans la maison, afin que tout soit bien concerté. Pour vous, je vous recommande de bien surveiller votre langue, de vous taire quand il le faut et de parler à bon escient. Pour le reste, c'est lui (Agamemnon) que j'appelle ici pour y veiller et diriger mon épée dans la lutte.

Le Chœur : La terre nourrit bien des fléaux terribles, bien des objets de douleur et d'effroi, et le sein des mers bien des monstres ennemis des mortels. Entre ciel et terre jaillissent d'ardents météores, et les êtres qui volent et ceux qui marchent sur le sol peuvent parler des vents déchaînés en tempête.

Mais qui aura l'audace sans bornes de l'homme et les amours effrénées des femmes au cœur impudent et les malheurs qui en sont inséparables. L'amour en délire qui s'empare des femelles détruit l'union des couples chez les bêtes et chez les hommes.

Que ceux qui n'ont pas laissé s'envoler le souvenir des récits qu'ils ont entendus se rappellent le dessein incendiaire que la misérable fille de Thetios conçut contre la vie de son fils : elle consuma dans le feu le tison

rouge donné pour compagnon à son fils, lorsque, sorti du sein maternel, il poussa son premier vagissement, jusqu'au jour marqué par le destin et qui devait le suivre dans la vie.

Un autre monstre exécration, d'après les vieux récits, c'est la sanguinaire Skylla, qui sacrifia son père aux ennemis et, séduite par des colliers d'or de Crète, présents de Minos, retira, l'impudente chienne, son cheveu immortel à Nisos, qui s'abandonnait sans défiance au sommeil, et Hermès se saisit de lui.

Et puisque j'ai rappelé ces affreux forfaits, n'est-ce pas le moment pour cette maison de maudire la détestable épouse et les complots ourdis par cette femme contre un homme de guerre, contre un héros dont l'ennemi respectait le courroux, et d'honorer le foyer paisible où la femme règne pacifiquement ?

Mais de tous les crimes, le plus mémorable dont on parle est celui des Lemniennes, que la voix des peuples réproouve avec horreur. C'est aux calamités de Lemnos qu'on assimile encore les pires horreurs. La race qui commit ce crime haï des dieux a disparu, honnie des hommes ; car nul ne vénère ce que les dieux haïssent. Est-il un de ces exemples que j'aie eu tort de rappeler ?

Le glaive aigu pénètre jusqu'aux poumons et perce, au nom de la justice, ceux qui ont foulé aux pieds ses défenses et outragé, sans scrupules et contre tout droit, la majesté de Zeus.

Mais la Justice s'affermit sur sa base et le Destin forge et prépare son poignard, et la fameuse Erinys aux desseins profonds amène dans la maison l'enfant des meurtres anciens pour faire payer la souillure.

Oreste : Esclave, esclave, n'entends-tu pas qu'on frappe à la porte de la cour ? Encore un coup, esclave, esclave, n'y a-t-il personne à la maison ? Ne sortira-t-il personne ? C'est la troisième fois que j'appelle. Pourtant Egisthe doit savoir pratiquer l'hospitalité.

L'Esclave : Voilà, j'entends. De quel pays est l'étranger ? D'où vient-il ?

Oreste : Annonce aux maîtres de ce palais que je suis venu chez eux leur apporter des nouvelles ; mais hâte-toi, car le char ténébreux de la nuit se hâte aussi, et c'est le moment pour les voyageurs de laisser tomber l'ancre dans les demeures accueillantes aux étrangers. Qu'un des chefs du logis sorte donc, soit la maîtresse de maison, soit, ce qui vaudrait encore mieux, le maître, car en parlant la pudeur fait qu'on voile sa pensée : d'homme à homme on parle hardiment et l'on s'exprime sans détour.

Clytemnestre : Etrangers, dites ce qu'il vous faut. Vous trouverez dans ce palais les commodités qu'on est en droit d'en attendre, des bains chauds, un lit pour charmer vos fatigues et la présence de visages loyaux. Si vous avez à traiter quelque chose de grave, c'est l'affaire aux hommes, je leur en ferai part.

Oreste : Je suis un étranger, de Daulis, en Phocide. Je me dirigeais vers Argos, chargé moi-même de mon bagage, comme tu me vois arriver ici, quand je rencontrai un homme que je ne connaissais pas plus qu'il ne me connaissait. C'était Strophios de Phocide, j'appris son nom en causant. Après m'avoir questionné et montré mon chemin, il me dit : "puisque aussi bien tu vas à Argos, étranger, souviens-toi bien de dire à ses parents qu'Oreste est mort ; garde-toi bien de l'oublier. Si donc l'avis prévaut chez les siens qu'on le ramène, ou s'ils préfèrent qu'on l'enterre ici, pour être notre hôte à tout jamais, rapporte-moi leurs ordres. A présent, les flancs d'une urne d'airain renferment les cendres du jeune homme pleuré comme il convient." Je t'ai rapporté tout ce qu'il m'a dit. Est-ce aux maîtres de la maison et à ses parents que je parle ? Je l'ignore ; mais ceux qui l'ont mis au jour doivent le savoir.

Clytemnestre : Hélas ! après ce que j'ai entendu, je me vois perdue sans ressource. Ah ! invincible malédiction de cette maison, comme tu as l'œil sur tout et comme tu abats de loin de tes traits inévitables même ce qu'on croit avoir mis à l'abri. Infortunée que je suis, tu me privas ainsi des miens. Aujourd'hui, c'est Oreste, qui, par un coup de chance, avait retiré

son pied du borbier sanglant, c'est l'espoir de guérir cette maison et d'y ramener les beaux jours de joie qu'elle efface à présent.

Oreste : Pour moi, c'est en apportant de bonnes nouvelles à des hôtes si heureux que j'aurais voulu me faire connaître et être accueilli d'eux ; car qui, plus qu'un hôte, veut du bien à ses hôtes ? Mais je me serais considéré comme un impie de ne pas consommer ma commission à des amis, après l'avoir promis et avoir été reçu en hôte.

Clytemnestre : Tu n'en obtiendras pas moins un traitement digne de toi, et tu n'en seras pas moins bien venu dans cette maison. Un autre serait venu de même annoncer cette nouvelle. Mais après un long jour de marche, il est temps que ces hôtes reçoivent les soins appropriés à leur fatigue. (*A une esclave*). Conduis-le dans l'appartement réservé aux hôtes avec les gens de sa suite et ses compagnons de voyage, et qu'ils y trouvent ce qui convient à notre maison. Je t'en charge, et tu m'en répondras. Pour nous, nous allons communiquer cette nouvelle au maître de la maison, et comme nous ne manquons pas d'amis, nous nous consulterons sur l'événement.

Le Chœur : Allons, chères captives du palais, qu'attendons-nous donc pour montrer la force de nos voix en faveur d'Oreste ? O terre vénérable, ô vénérable tertre du tombeau qui recouvre maintenant le corps du roi commandant de la flotte, c'est le moment de nous écouter, c'est le moment de nous porter secours, car voici l'heure où la Persuasion rusée va descendre avec eux dans la lice, et où Hermès infernal, Hermès ténébreux doit présider à la lutte des épées destructrices.

Sans doute l'étranger est en train de préparer un mauvais coup. Mais je vois venir ici la nourrice d'Oreste, tout en pleurs. Où vas-tu, Kilissa, hors de la maison ? Le chagrin te fait compagnie, sans que tu le payes.

La Nourrice : La maîtresse m'envoie chercher Egisthe, pour qu'il vienne le plus vite possible parler aux étrangers, afin que d'homme à homme il soit plus clairement informé de la nouvelle qui vient d'arriver. Devant les serviteurs, elle a pris son air attristé ; mais, au-dedans de ses yeux, elle

cache sa joie de voir les choses tourner heureusement pour elle, tandis que pour cette maison c'est la ruine complète que le message des étrangers nous a clairement annoncée. C'est une nouvelle qui va sûrement réjouir le cœur de l'autre, quand il l'apprendra.

Hélas ! infortunée ! combien les douleurs insupportables qui se sont accumulées dans cette maison d'Atrée ont affligé mon cœur dans ma poitrine ! Mais je n'avais pas encore enduré pareille peine ; car j'ai épuisé patiemment mes autres maux. Mais, mon cher Oreste, le constant souci de mon âme, que j'ai nourri au sortir du sein maternel, dont les cris perçants me réveillaient la nuit, que de peines j'ai endurées pour lui inutilement ! Ce qui n'a pas de raison, il faut l'élever comme un petit animal, n'est-ce pas ? par une sorte de divination ; car l'enfant qui est encore dans les langes ne sait rien dire quand il a faim ou soif ou besoin d'uriner, et son jeune ventre se soulage tout seul. J'essayais bien de deviner ses besoins, mais ma prévoyance était, ma foi, souvent en défaut ; alors il me fallait laver les langes et je cumulais les métiers de blanchisseuse et de nourrice. J'avais pris cette double charge en recevant Oreste pour son père. Et maintenant, infortunée, j'apprends qu'il est mort. Mais je vais trouver l'homme qui a détruit cette maison ; il apprendra volontiers cette nouvelle.

Le Coryphée : Mais en quel équipage lui dit-elle de venir ?

La Nourrice : En quel équipage ? Répète, que je comprenne mieux.

Le Coryphée : Doit-il venir avec ses gardes ou tout seul ?

La Nourrice : Elle veut qu'il amène ses gardes en armes.

Le Coryphée : Alors ne rapporte pas cela au maître odieux ; qu'il vienne seul et au plus vite ; dis-le lui d'un air joyeux, pour qu'il ne craigne pas d'écouter l'étranger. C'est du messager que dépend le succès d'une ruse cachée.

La Nourrice : Vraiment, est-ce que tu augures bien des nouvelles qui viennent d'arriver ?

Le Coryphée : Mais Zeus peut changer nos malheurs en joies.

La Nourrice : Et comment ? Nous avons perdu Oreste, l'espoir de cette maison.

Le Coryphée : Pas encore : qui le croit pourrait bien être un mauvais devin.

La Nourrice : Que dis-tu ? Sais-tu autre chose que ce qui a été dit ?

Le Coryphée : Va porter ton message et acquitte-toi de ta commission. Les dieux veillent sur ce qui demande leurs soins.

La Nourrice : Eh bien j'y vais, et je suivrai tes instructions. Fassent les dieux que tout cela tourne le mieux possible !

Le Chœur : Maintenant, je t'en conjure, Zeus, père des dieux de l'Olympe, qu'il nous soit donné de voir la fortune de cette maison heureusement rétablie, à nous qui désirons voir prévaloir les sages conseils. Je ne dis rien qui ne vise à la justice. O Zeus, garde-le.

Ah ! donne-lui la victoire, Zeus, sur les ennemis qui sont à l'intérieur du palais ; car si tu le soutiens et le rends puissant, il te paiera au double et au triple le tribut de sa reconnaissance.

Vois le poulain, orphelin d'un héros qui te fut cher, attelé à un char de douleurs. Modère sa course et fais qu'on le voie s'élancer dans la plaine en gardant la mesure dans ses efforts pour atteindre le but.

<Ah ! donne-lui la victoire, Zeus, sur les ennemis qui sont à l'intérieur du palais ; car si tu le soutiens et le rends puissant, il te payera au double et au triple le tribut de sa reconnaissance>.

Et vous, qui réglez au fond de ce palais dont l'opulence charme vos yeux, dieux bienveillants, écoutez-moi. Allons !

Lavez le sang des anciens forfaits par un nouveau jugement, que le vieux meurtre n'enfante plus dans la maison.

O toi qui sièges à la grande ouverture de ton beau temple, fais que la maison d'un héros relève la tête et voie de ses yeux fidèles la brillante lumière de la liberté jaillir du voile ténébreux qui la couvre.

Qu'avec toi le fils de Maïa lui prête un juste appui, puisqu'il sait à merveille faire souffler le vent propice, quand il veut conduire une action à

bonne fin. Il fera, s'il le veut, paraître au jour bien d'autres choses cachées. En prononçant une parole obscure, il répand sur les yeux l'obscurité de la nuit, et le jour même ne l'éclaircit pas.

<O toi qui sièges à la grande ouverture de ton beau temple, fais que la maison d'un héros relève la tête et voie de ses yeux fidèles la brillante lumière de la liberté jaillir du voile ténébreux qui la couvre.>

Alors, célébrant la double délivrance de la maison, nous cesserons, nous femmes, de pousser des chants plaintifs. Ce sera bien ainsi : c'est tout profit pour moi, oui pour moi, quand le malheur est loin de ceux que j'aime.

Toi, lorsque le moment d'agir sera venu, fais-le résolument, et, si elle te crie : "Mon enfant", crie-lui, de ton côté, ce que dit ton père, et achève ta vengeance sans craindre de reproches.

Portant en ta poitrine le cœur audacieux de Persée, dévoue-toi pour les tiens, ceux qui sont sous terre et ceux qui sont sur terre. Verse le sang de la misérable Gorgone qui règne dans le palais et fais disparaître l'auteur du meurtre.

<Toi, lorsque le moment d'agir sera venu, fais-le résolument, et, si elle te crie : "Mon enfant", crie-lui, de ton côté, ce que dit ton père, et accomplis ta vengeance sans craindre de reproches.>

Egisthe : J'arrive, non de moi-même, mais sur l'appel d'un messager. J'apprends que des étrangers sont venus apporter une nouvelle indésirable, celle de la mort d'Oreste. C'est, après le meurtre ancien, un terrible surcroît de charge à porter pour cette maison blessée et mordue par le malheur. Croirai-je donc que la nouvelle est vraie et réelle, ou bien que c'est des propos de femmes apeurées qu'on lance dans l'air et qui meurent sans se réaliser ∞ Que peux-tu m'en dire pour éclairer mon esprit ?

Le Coryphée : Nous avons entendu la nouvelle, c'est vrai ; mais entre à l'intérieur et informe-toi près des étrangers. Un message ne vaut jamais l'information personnelle qu'on va prendre soi-même.

Egisthe : Je veux à mon tour voir et questionner le messager pour savoir s'il s'est trouvé lui-même près du mourant ou s'il parle sur la foi d'un bruit obscur. Je le défie de se dérober à ma clairvoyance.

Le Coryphée : Zeus, Zeus, que dois-je dire ? Comment commencer ma prière et mon invocation aux dieux, et comment l'achever pour égaler mes paroles à mon affection ?

Car c'est maintenant que les épées à la pointe meurtrière vont se souiller de sang et ruiner de fond en comble la maison d'Agamemnon.

Ou bien qu'Oreste allumera le feu flamboyant pour la liberté retrouvée et prendra possession du pouvoir sur la ville et les grandes richesses de ses pères. Telle est la lutte que le divin Oreste, tel un athlète de réserve, va maintenant engager seul contre deux. Puisse-t-il être vainqueur !

Egisthe : Ah ! Hélas !

Le Chœur : Ah ! Ah ! Où en sommes-nous ? Comment s'est terminée la lutte dans le palais ?

Le Coryphée : éloignons-nous, tandis qu'on en finit, afin qu'on ne nous prenne pas pour des complices du meurtre ; car l'issue de la lutte est décidée.

Le Serviteur : Hélas ! oui, hélas ! mon maître est tué ; hélas encore pour la troisième fois ! Egisthe n'est plus. Allons ! ouvrez vite ; tirez les barres de la porte du gynécée. Il faudrait un homme jeune et vigoureux, mais non pour secourir un mort ; à quoi bon ? Holà ! Holà ! je crie à des sourds et je parle pour rien à des gens qui dorment sans souci. Où est Clytemnestre ? Que fait-elle ? J'ai bien peur que son cou ne soit aussi sur le tranchant du rasoir et que sa tête ne tombe sous le coup de la vengeance.

Clytemnestre : Eh bien ! Qu'y a-t-il ? Que signifie ce cri que tu pousses dans la maison ?

Le Serviteur : Je dis que les morts tuent le vivant.

Clytemnestre : Malheur à moi ! Je comprends le mot de l'énigme. Nous périrons par la ruse, comme nous avons tué. Qu'on me donne vite une hache meurtrière. Sachons si nous sommes vainqueurs ou si nous sommes vaincus, puisque c'est à cette extrémité que je suis réduite.

Oreste : C'est toi aussi que je cherche. Pour lui, son compte est réglé.

Clytemnestre : Malheur à moi ! Tu es mort, mon cher Egisthe.

Oreste : Tu l'aimes, cet homme. Eh bien, tu seras couchée dans le même tombeau. Lui mort, tu ne risques pas de le trahir jamais.

Clytemnestre : Arrête, mon fils. Respecte, mon enfant, ce sein où souvent tu as, tout en dormant, sucé de tes lèvres le lait nourricier.

Oreste : Pylade, que ferai-je ? ne dois-je pas craindre de tuer une mère ?

Pylade : Que fais-tu donc du reste des oracles de Loxias, rendus à Pythô, et de la foi des serments ? Fais-toi des ennemis de tout le monde plutôt que des dieux.

Oreste : C'est toi qui as raison, je le reconnais, et ton conseil est bon. Suis-moi, je veux t'égorger près de cet homme. Vivant, tu l'as préféré à mon père. Meurs donc et dors avec lui puisque tu aimes cet homme et que tu hais celui que tu devais aimer.

Clytemnestre : c'est moi qui t'ai nourri, je veux vieillir avec toi.

Oreste : Tu habiterais avec moi, toi qui as tué mon père !

Clytemnestre : Le Destin, mon enfant, a sa part en tout cela.

Oreste : C'est donc aussi le Destin qui a préparé ta mort.

Clytemnestre : Ne crains-tu pas les malédictions de ta mère, mon fils ?

Oreste : Non ; car c'est toi, ma mère, qui m'as jeté dans le malheur.

Clytemnestre : Non, puisque je t'ai envoyé dans une maison hospitalière.

Oreste : J'ai été doublement vendu, moi le fils d'un homme libre.

Clytemnestre : Où donc est le prix que j'ai reçu en échange ?

Oreste : J'aurais honte de te préciser cet opprobre.

Clytemnestre : N'aie pas honte ; mais précise de même les folies de ton père.

Oreste : N'accuse point celui qui peinait, tandis que tu restais assise à l'intérieur.

Clytemnestre : C'est une triste chose pour une femme d'être séparée de son époux, mon enfant.

Oreste : C'est le travail du mari qui nourrit la femme assise au foyer.

Clytemnestre : Tu as l'air, mon enfant, de vouloir tuer ta mère.

Oreste : Ce n'est pas moi, c'est toi qui te tueras toi-même.

Clytemnestre : Réfléchis ; prends garde aux chiennes vengeresses de ta mère.

Oreste : Mais celles de mon père, où les fuir, si je renonce à le venger ?

Clytemnestre : Vraiment, c'est à un tombeau que, vivante, j'adresse mes plaintes vaines.

Oreste : C'est le meurtre de mon père qui fixe ton destin.

Clytemnestre : Malheur à moi ! voilà le serpent que j'ai enfanté et nourri.

Oreste : elle était vraiment prophétique, la terreur que t'inspiraient tes songes. Tu as tué celui que tu n'aurais pas dû tuer, souffre donc ce que tu ne devrais pas souffrir.

(Il entraîne sa mère dans le palais).

Le Coryphée : Le sort de ces deux malheureux m'inspire aussi de la pitié. Mais puisque l'audacieux Oreste a mis le comble à ces meurtres répétés, je préfère du moins que l'œil de cette maison ne soit pas éteint à tout jamais.

Le Chœur : Elle est venue avec le temps, la Justice. Elle a frappé les Priamides d'un lourd châtement. Et de même, il est venu dans la maison

d'Agamemnon, le double lion, le double Arès. Il est allé jusqu'au bout, l'exilé amené par Pythô, poussé par les conseils du dieu.

Hourra ! réjouissez-vous : la maison de vos maîtres est délivrée de ses maux ; ses trésors ne seront plus épuisés par deux sacrilèges qui lui rendaient la vie insupportable.

Il est venu celui qui prend à cœur de venger le crime par la ruse dans une lutte secrète, et elle a touché le bras d'Oreste dans la lutte, la vraie fille de Zeus, celle que nous mortels appelons de son propre nom la Justice, et dont la colère souffle la ruine sur ses ennemis.

<Hourra ! réjouissez-vous : la maison de vos maîtres est délivrée de ses maux ; ses trésors ne seront plus épuisés par deux sacrilèges qui lui rendaient la vie insupportable>.

L'oracle de Loxias Parnassien avait fait retentir du fond de son antre redoutable attaque par une ruse sans perfidie le crime longtemps impuni. La divinité l'emporte : on ne servira plus les criminels et l'on honorera, comme il convient, la puissance du ciel.

On peut enfin voir la lumière ; on a ôté à la maison son dur caveçon. Alors, relève-toi, palais : depuis trop longtemps tu gisais à terre.

Le temps qui vient à bout de tout va bientôt franchir le vestibule du palais, lorsque les rites expiatoires qui chassent les fautes auront banni du foyer tout ce qui le souillait.

Ceux qui se sont installés dans cette demeure en seront chassés à leur tour.

On peut enfin voir la lumière ; <on a ôté à la maison son dur caveçon. Alors relève-toi, palais ; depuis trop longtemps tu gisais à terre.>

Oreste : Regardez les deux tyrans du pays, les assassins de mon père et les dévastateurs de cette maison. Ils étaient fiers alors qu'ils étaient assis sur leurs trônes, et maintenant ils sont encore amis, comme on en peut juger par leur mort, et ils restent fidèles à leurs serments. Ils s'étaient juré l'un à l'autre de tuer mon malheureux père et de mourir ensemble, et cette promesse aussi est réalisée. Regardez aussi, vous qui avez entendu

parler de nos maux, l'enfin qui enserra mon malheureux père, entrava ses mains et lia ses deux pieds. Déployez-le vous-mêmes ; approchez-vous tout autour et étalez le voile où fut pris le héros, pour faire voir à un père, non pas le mien, mais celui qui voit tout, le Soleil, les œuvres impies de ma mère. Je veux qu'il vienne un jour témoigner en justice que j'étais dans mon droit en poursuivant et en tuant ma mère. Quant au meurtre d'Egiste, je n'en parle pas : adultère, il a le châtement que porte la loi. Mais celle qui médita cette abomination contre un homme dont elle avait porté les enfants sous sa ceinture, fardeau doux alors, aujourd'hui détesté, comme vous le voyez, que te semble-t-elle, une murène ou une vipère ? En tout cas, elle empoisonne de son simple contact, sans mordre, par le seul effet de son audace et de sa perfidie. Et ce voile, comment l'appeler pour toucher juste, sans exagérer les termes ? piège à bêtes fauves, ou draperie de cercueil enveloppant le mort jusqu'aux pieds ? Disons plutôt filet, panneau, entraves descendant jusqu'aux pieds. Il pourrait servir à un bandit qui tromperait ses hôtes et vivrait en les dépouillant de leur argent, et qui prendrait beaucoup de plaisir à tuer beaucoup de gens. Ah ! que jamais pareille compagne n'entre dans ma maison ! Que les dieux me fassent mourir auparavant sans postérité !

Le Coryphée : Hélas ! hélas ! déplorables forfaits ! Tu as succombé à une mort affreuse. Hélas ! hélas ! avec le temps, le crime porte ses fruits de malheur.

Oreste : A-t-elle frappé ou n'a-t-elle pas frappé ? J'en ai pour témoin ce voile teint par l'épée d'Egiste, dont la tache de sang altère, avec l'aide du temps, les multiples couleurs du tissu. Maintenant je m'applaudis moi-même, maintenant je me lamente devant vous, et, en m'adressant à ce voile meurtrier de mon père, je gémis sur le crime et sur le châtement et sur ma race entière, et de cette victoire je garde une abominable souillure.

Le Coryphée : Personne parmi les mortels ne passera, sans payer sa part, une existence entièrement exempte de douleurs. Hélas ! hélas ! tel subit sa peine incontinent, tel autre plus tard.

Oreste : Mais sachez une chose, car je ne sais pas comment cela finira : je suis comme un cocher dont les chevaux s'échappent hors de la carrière. Mes sens indociles m'empportent vaincu. Devant mon cœur l'épouvante est prête à chanter et lui, à danser bruyamment. Mais tandis que je suis encore dans mon bon sens, je crie à mes amis : "Oui, j'ai tué ma mère, mais avec justice, parce que, meurtrière de mon père, elle souillait la maison et était en horreur aux dieux, et j'affirme hautement que celui qui m'a soufflé cette audace, c'est le prophète de Pythô, Loxias, dont l'oracle m'assura qu'en faisant ce que j'ai fait je ne risquais pas d'être accusé de crime, tandis que si je négligeais son ordre,... je ne dirai pas de quel châtement j'étais menacé, il n'y a pas d'arc qui puisse atteindre à des peines pareilles. Et maintenant voyez : je suis prêt à me rendre avec ce rameau enveloppé de laine au sanctuaire du nombril de la terre, sol de Loxias, où brille une lumière que dit immortelle, pour fuir le sang de ma mère. Loxias ne m'a pas permis de me tourner vers un autre foyer. Le temps venu, je prie tous les Argiens de garder en leur mémoire comment sont venus ces malheurs et de témoigner en ma faveur, quand Ménélas sera de retour. Pour moi, errant, banni de ce pays, vivant en mort, je laisserai cette renommée.

Le Coryphée : Tu as bien agi ; ne te laisse donc pas aller à d'amers propos et ne te diffame pas, toi qui as délivré toute la ville d'Argos, en tranchant heureusement la tête à deux serpents.

Oreste : Ah ! ah ! quelles sont ces femmes, vêtues de noir et enlacées de serpents sans nombre, comme des gorgones ? Je ne peux plus rester.

Le Coryphée : Quelles idées te font tourner sur toi-même, toi, de tous les mortels le plus cher à ton père ? Arrête, ne crains pas, vainqueur comme tu l'es.

Oreste : Ce ne sont pas des idées qui me tourmentent. Je vois bien que ce sont les chiennes irritées de ma mère.

Le Coryphée : Tu as encore du sang frais sur tes mains ; c'est de là que vient le trouble qui est tombé dans ton âme.

Oreste : O roi Apollon, les voilà qui se multiplient à présent, et de leurs yeux dégoutte un sang répugnant.

Le Coryphée : Tu as un moyen de te purifier : touche Loxias et il te délivrera de ton angoisse.

Oreste : Vous ne les voyez pas, vous ; mais moi, je les vois ; elles me pourchassent et je ne peux plus rester.

Le Coryphée : Bonne chance alors ! Qu'un dieu te suive d'un regard favorable et te garde pour des jours heureux.

Voilà donc le troisième orage dont le souffle violent est tombé sur le palais de nos rois. Ce furent d'abord les malheurs de l'infortuné Thyeste qui dévora ses enfants. Le deuxième s'abattit sur un héros royal, le chef de l'armée des Achéens, qui périt égorgé dans un bain. Voici maintenant le troisième. Nous apporte-t-il le salut ou la ruine ? Je le demande. Où donc s'achèvera, quand s'arrêtera et s'endormira le courroux d'Atè ?